

que le monde d'innombrables réfutations. Trente ans après sa publication, c'est-à-dire en 1760, on en comptait cent six. Elles ne sont point toutes d'égale valeur, mais quelques-unes sont fort remarquables. Mentionnons spécialement celle de Waterland, *Défense de l'Écriture*<sup>1</sup>, qui nous intéresse d'une manière plus directe. Ce savant docteur, célèbre dans sa patrie par ses ouvrages en faveur de la divinité de Jésus-Christ, prouve très bien à Tindal que ses accusations contre l'Écriture ne sont pas fondées et il explique les passages dont l'auteur déiste avait dénaturé le sens. *L'utilité, la vérité et l'excellence de la révélation chrétienne*, par Jacques Foster, mérite aussi d'être signalé comme un ouvrage remarquable<sup>2</sup>. Foster s'y applique surtout à établir l'authenticité, la crédibilité et l'intégrité des livres du Nouveau Testament et à répondre à toutes les objections qui avaient été faites contre les Écritures. On rapporte que Tindal lui-même ne put s'empêcher de rendre hommage à la vigueur de sa dialectique et à l'ardeur de ses convictions.

<sup>1</sup> Daniel Waterland (1683-1740), *Scripture vindicated*, in four parts, in-8°, Londres, 1730-1734.

<sup>2</sup> J. Foster, *The Usefulness, Truth, and Excellency of the Christian Revelation*, in-8°, Londres, 1731.

## CHAPITRE VII.

THOMAS MORGAN.

Quatre ans après la mort de Tindal, un de ses disciples, Thomas Morgan, publia sous le voile de l'anonyme un ouvrage dans lequel il développait les attaques de son maître contre l'Ancien Testament. Cet ouvrage avait pour titre : *Le philosophe moral, dialogue entre Philalèthe, déiste chrétien, et Théophane, Juif chrétien*. Le déiste chrétien, c'est l'auteur; le juif chrétien, ce sont tous ceux qui admettent l'inspiration des Écritures et en particulier la divinité de l'Ancien Testament.

La vie de Thomas Morgan est à peine connue. On sait seulement qu'il fut d'abord pasteur dissident, puis simple laïque et arien (1726), plus tard médecin, exerçant son art parmi les Quakers de Bristol. Enfin il se retira à Londres, où il vécut comme écrivain et mourut le 14 janvier 1743. C'est là qu'il publia successivement, de 1737 à 1740, les trois volumes que renferme son *Philosophe moral*<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *The Moral philosopher. In a Dialogue between Philalethes, a christian Deist, and Theophanes, a christian Jew*, Londres, t. I, 1737; t. II, 1739; t. III, 1740. Les volumes II et III, portent cette addition : *By Philalethes*. Ils ne renferment que des réponses aux attaques qui s'étaient produites contre le premier.

Le fond des idées est le même que dans le *Christianisme aussi ancien que le monde* de Tindal, avec un mélange d'idées personnelles. Morgan attribue la production et le gouvernement du monde à ce qu'il appelle l'Esprit universel. Cet Esprit est infiniment sage, infiniment puissant. Il lui adresse la prière suivante :

O toi, Raison éternelle ! Père de la lumière et source infinie de toute vérité et de tout bien, laisse-moi me tourner vers toi, avec l'humilité et le respect les plus profonds, comme vers mon créateur, mon conservateur, à qui je dois l'existence de l'esprit et de la matière organisée dont je suis composé. Je reconnais, ô père des esprits, cette dépendance naturelle et nécessaire de ta présence constante, universelle, de ta puissance et de ton action. Prends-moi sous la protection constante, ininterrompue de ta divine sagesse, de ta bonté, de ta richesse sans bornes. Fais aussi tomber dans mon intelligence les rayons de la raison immuable et éternelle ! Si je devais m'égarer de la voie de la vérité et marcher dans les ténèbres, instruis-moi par des châtimens paternels ; que la douleur et les soucis m'enseignent la sagesse, mais ne m'abandonne pas à mon être bas et bestial. Répands toujours sur moi les effluves lumineux et bienfaisants de ta bonne présence, de ta puissance, de ton amour, afin que toute mon existence soit un monument éternel à ton honneur et à ta louange<sup>1</sup>.

Voilà la déesse Raison toute trouvée pour nos futurs révolutionnaires.

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 426; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 372.

Ce qui distingue Morgan des déistes qui l'ont précédé, c'est la place capitale qu'il donne dans ses écrits aux attaques contre l'Ancien Testament. Il se qualifie de « chrétien sur le pied du Nouveau Testament. » En quoi consiste donc son Christianisme ? Il admet la possibilité « d'une inspiration immédiate, » d'une « illumination surnaturelle, » mais il déclare que, de fait, l'inspiration n'a pas existé et qu'elle est une invention de nos « spirituels scolastiques, » de nos « théologiens. » Quant à la révélation, pour lui, comme pour Tindal, elle n'est que la découverte de la vérité, par quelque voie que l'on y parvienne, alors même que ce soit simplement par la force et la supériorité de nos facultés naturelles. Comme Tindal, il accorde aussi à la seule moralité une valeur démonstrative en faveur de la religion. Miracles, prophéties, raisons spéculatives sont incapables d'établir l'existence d'une révélation divine et la vérité d'une religion.

En se plaçant à ce point de vue, il ressuscite une partie des idées des gnostiques et en particulier de Marcion ; à l'exemple de cet ancien hérétique, il attaque l'Ancien Testament, abaisse le Dieu des Juifs et professe pour saint Paul une admiration extrême. D'après lui, le mosaïsme est en opposition avec le Christianisme. C'est une religion d'un ordre inférieur, qui ne prêche qu'une morale nationale, purement extérieure et temporaire ; ses prescriptions rituelles sont d'une tyrannie insupportable et ne contiennent rien de bon ni de vrai. Le Dieu d'Israël n'est pas le Dieu suprême, c'est un Dieu subordonné, le Dieu spécial et protecteur des Hébreux. Cette

manière de se représenter Jéhovah est devenue aujourd'hui générale parmi les rationalistes, qui disent à peu près comme lui : « Le Dieu d'Israël ne pouvait pas être le Dieu du ciel et de la terre, [parce qu'il apparaissait à Moïse], mais un simple dieu local, qu'on pouvait voir et entendre, le Dieu et le protecteur de la nation [israélite]. Si le Jéhovah mosaïque n'a pas été une idole comme les idoles d'Égypte, en vérité, il n'y a jamais eu d'idole au monde<sup>1</sup>. »

Les miracles racontés dans l'Ancien Testament ne prouvent rien en sa faveur. Ce sont ou des événements naturels, ou des contes légendaires, ou des mythes arrangés à plaisir.

Les plaies (d'Égypte), qui furent produites, dit-on, d'une manière merveilleuse, soudaine, quand on lança une espèce de bâton enchanté, n'étaient alors comme aujourd'hui que des fléaux ordinaires en Égypte : ils provenaient de causes naturelles, par exemple, de la stagnation des eaux du Nil débordé, etc. Notre auteur hébreu, il est vrai, décrit tout cela avec des circonstances telles qu'elles font paraître ces plaies aussi surnaturelles, aussi miraculeuses, que si elles avaient été produites immédiatement par la main de Dieu même, sans le concours d'aucune cause naturelle. Mais on sera moins surpris de ce langage, si l'on prend garde que les historiens hébreux parlent continuellement sur ce ton, attribuant les faits les plus communs et les plus naturels à des causes surnaturelles et à l'opération immédiate de Dieu. Ils vivaient et ils écrivaient en un temps de grande

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. III, p. 66, 107; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 383.

ignorance et de profondes ténèbres, où l'on avait peu ou point d'idée des lois générales de la nature et du gouvernement divin dans l'ordre physique et moral. De plus, ils s'adressaient toujours dans leurs écrits à l'ignorance, à la superstition et à l'imagination grossière du peuple. Leurs compatriotes ne voulaient se laisser mener que par des prodiges, des signes, des prophéties, des révélations et autres œuvres semblables des puissances surnaturelles... Si nous voulions donc entendre ces historiens trop à la lettre, d'après la philosophie et la théologie aujourd'hui régnantes, nous devrions en conclure que, dans cette nation, il n'y a guère eu de causes naturelles et de providence ordinaire, mais que tout ce qui se rapportait à ce peuple a été produit, pendant plusieurs siècles, par des miracles, des forces surnaturelles et l'intervention immédiate (de Dieu). Cependant, puisque Dieu est toujours le même et que les lois générales, d'après lesquelles il gouverne le monde, sont toujours semblables, on doit s'étonner que tant de savants de nos jours bouleversent encore ces lois générales de la nature et de la Providence, et se donnent le plus grand mal pour nous ramener à la superstition égyptienne et judaïque, à l'ignorance de l'antiquité<sup>1</sup>.

Ces considérations, où quelques éléments de vérité se mêlent à des erreurs nombreuses, ont fait fortune et sont maintenant un des articles de foi du rationalisme.

Thomas Morgan, on le voit, avait découvert le mythe avant Strauss et l'explication naturelle des miracles avant Eichhorn et avant Paulus. Non seulement il a

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. III, p. 40; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 373-378.

exposé les principes sur lesquels reposent le mythisme et le naturalisme, mais il les a appliqués aux faits miraculeux les plus saillants de l'histoire sainte. Ainsi le passage de la mer Rouge eut lieu d'après lui de la manière suivante : le peuple hébreu, à cause du peu d'étendue de ses connaissances géographiques, pouvait croire qu'il n'existait aucune route d'Égypte en Arabie entre le golfe de Suez et la mer Méditerranée. Or, quand on le conduisit, soit de nuit, soit au milieu d'un brouillard épais et sombre, au moyen de torches qui jetaient de la flamme en même temps que de la fumée, ce peuple ignorant, stupide et avide de merveilleux, put se laisser facilement persuader que la terre ferme sur laquelle il était passé était le fond desséché de la mer.

Le miracle de l'eau jaillissant du rocher est aussi expliqué d'une façon semblable. Les Israélites n'avaient point en Égypte d'autre eau que celle du Nil et de ses canaux; ils n'avaient jamais vu des sources d'eau vive. Lorsqu'ils virent maintenant l'eau couler d'un rocher, ce phénomène dut au commencement leur paraître aussi extraordinaire que le dessèchement de la mer. Quand plus tard on découvrit que c'était là une œuvre que Dieu et la nature produisent tous les jours, on refusa à Moïse l'entrée de la Terre Promise, pour le punir d'une telle présomption<sup>1</sup>.

Thomas Morgan ne s'appuie pas seulement sur l'ignorance et la crédulité des lecteurs auxquels s'adressaient

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. II, p. 66 et suiv.; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 380.

les écrivains bibliques, il insiste aussi beaucoup sur le caractère de ces écrivains eux-mêmes : ils n'étaient point de simples historiens, ils étaient aussi poètes et orateurs :

Ces beautés poétiques, ces tableaux dramatiques ne peuvent offrir aucune difficulté à celui qui saisit l'esprit et le plan de l'auteur et sait distinguer l'orateur et le poète de l'historien. Dans l'antiquité primitive on regardait, avec une confiance absolue en Dieu, toutes les preuves remarquables de la Providence divine comme autant de manifestations et d'avertissements de Dieu. On avait une manière particulière d'exprimer tous les événements importants. Si l'on avait par hasard donné l'hospitalité à des étrangers et à des voyageurs qui paraissaient être des personnages au-dessus du commun, on en parlait comme d'anges ou de messagers de Dieu. L'histoire de la sortie d'Égypte et de la conquête de Canaan est antérieure de six cents ans à l'époque d'Homère et elle est racontée tout à fait dans le même style oratoire et poétique. Si nous voulions entendre ce drame dans le sens littéral, il nous faudrait supposer que Moïse a été un écrivain plus fabuleux et plus romanesque qu'Homère, Ovide ou tout autre poète païen<sup>1</sup>.

En même temps que Morgan prélu de la sorte aux idées courantes de nos jours sur la nature et le caractère des écrits de l'Ancien Testament, il trace aussi la voie à la critique négative sur la question d'origine de nos Livres sacrés. Comme il n'est jamais conséquent avec lui-même, il donne ordinairement à Moïse le titre

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 251; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 379.

d'auteur du Pentateuque. Néanmoins, non seulement il révoque en doute l'intégrité des cinq premiers livres de la Bible, mais il semble n'attribuer réellement à Moïse que la rédaction du Décalogue. L'histoire de la création, du déluge, etc., est l'œuvre de différents auteurs, antérieurs à Moïse, et ne doit avoir été rédigée pour la première fois, telle que nous l'avons maintenant, que du temps de Samuel. Samuel a dû écrire toute l'histoire de son peuple jusqu'à son temps<sup>1</sup>.

Morgan a cherché aussi, comme on le fait de nos jours, à ternir le caractère moral d'un certain nombre de personnages de l'histoire sainte, en particulier de Samuel. Voici ce qu'il dit de ce grand homme et comment il comprend le rôle des prophètes, en mêlant comme toujours un peu de vrai à beaucoup de faux :

Moïse avait constitué en Israël un oracle, l'Urim et le Thummim, pour trancher en quelque sorte en dernière instance les difficultés pendantes. La voix de Dieu devait ainsi décider d'une manière définitive. Mais on remarqua que cette voix n'était pas infallible, l'oracle perdit ainsi son prestige, en même temps que les prêtres qui le rendaient. C'est pour ce motif que Samuel institua l'ordre des prophètes, et qu'il établit pour eux une école ou académie à Naïoth. Là, on étudia l'histoire, la rhétorique, la poésie et les sciences naturelles, mais surtout la morale c'est-à-dire la science de Dieu, de la Providence et de la nature humaine, ce qui, chez

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. II, p. 68 et suiv.; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 379-380.

les anciens, était principalement appelé la sagesse. Dans la suite, Élisée devint « prophète principal et professeur à Naïoth. Les prophètes devaient menacer des jugements de Dieu l'impiété et l'injustice, et s'élever avec la même liberté et la même hardiesse contre les princes et contre les esclaves. C'était assurément une institution bien conçue et propre à rendre de grands services. Mais l'influence des prêtres avait fait tomber le peuple dans un tel état de superstition et de dissolution morale que les prophètes, malgré toute leur habileté, furent impuissants à le relever et devinrent eux-mêmes en butte à la persécution. Le peuple les considérait d'ailleurs, non point comme des prédicateurs du droit et du juste, mais comme des êtres extraordinaires, surhumains, qui vivaient dans la familiarité de Dieu et des anges, des devins, *Fortune-tellers*<sup>1</sup>. »

Telle était l'idée qu'on avait de Samuel. Ce juge d'Israël était cependant accessible aux passions les plus basses, d'après Morgan. Saül, dit-il, le déposa du souverain pontificat. Samuel en éprouva une telle irritation qu'il ne songea plus dès lors qu'à tirer vengeance de cet affront en renversant lui-même le roi. Il n'épargna rien pour y réussir : intrigues de toute sorte, mensonges, parjures, trahison, et enfin révolte ouverte, tout fut mis en œuvre pour faire passer à Juda la couronne royale qui avait été donnée à Israël<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 2, 282; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 380-381.

<sup>2</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 294-299; Lechler, *Geschichte des englischen Deismus*, p. 381.

David n'est pas mieux traité que Samuel. Quand il eut réussi à monter sur le trône, grâce à l'appui des prophètes, il sut mettre les prêtres dans ses intérêts. Son élégie sur la mort de Saül et de Jonathas ne fut que pure hypocrisie :

C'était un grand génie en poésie, en musique et dans l'art de feindre, sans foi dans ses amitiés, implacable dans ses haines, il n'épargnait jamais un homme dans sa colère ni une femme dans sa passion ; pendant que Joab remportait pour lui des victoires, il était lui-même lâche et efféminé ; dans ses plus grands transports de dévotion, quand il composait des hymnes pour les musiciens du temple, il y mêlait les plus terribles imprécations contre ses ennemis<sup>1</sup>.

En revanche, les rois d'Israël sont justifiés des accusations des écrivains sacrés :

La grande impiété qui est reprochée aux rois d'Israël consiste dans leur tolérance envers l'idolâtrie et dans la liberté de conscience qu'ils accordaient aux indigènes et aux étrangers, pour que chacun pût honorer Dieu à sa guise... Tout leur crime fut de ne point exterminer les idolâtres avec le fer et le feu, comme le voulait le zèle religieux des prophètes en faveur du Dieu des armées. Mais Jézabel jugeait cette méthode contraire à la loi naturelle et au droit des gens<sup>2</sup>.

Si la politique de cette reine l'avait emporté, Israël n'aurait pas été victime du fanatisme de ses zélotes. Les

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. 1, p. 300; Lechler, p. 382.

<sup>2</sup> *The Moral Philosopher*, t. 1, p. 313; Lechler, p. 382.

déclamations des prophètes, depuis la révolte de David jusqu'à la captivité, contre les crimes et l'immoralité du peuple, amenèrent la catastrophe et l'exil à Babylone, en faisant des Juifs des hommes pervers, ignorants, superstitieux et impies<sup>1</sup>. Tous ces éloges des rois infidèles, toutes ces accusations contre les personnages loués par l'Écriture sont répétés de nos jours par les ennemis de nos Livres Saints.

Si l'Ancien Testament est pour le néo-gnostique anglais une sorte d'œuvre du mauvais principe, le Nouveau Testament contient à ses yeux la vraie religion naturelle, la pure morale, fondée sur la raison. On s'est imaginé y voir des mystères ; il n'y en a point. Ce qu'on a pris pour des mystères, ce sont purement des expressions figurées. Il y eut à la vérité des Juifs chrétiens ou des judaïsants qui prirent Jésus pour le Messie des prophètes, dans leur sens national et grossier. Ce fut là l'idée de Pierre, mais ce ne fut point celle de Paul. Le système de l'école de Tubingue sur le pétrinisme et le paulinisme est déjà en germe dans le déiste anglais. Il oppose formellement Paul à Pierre et aux autres Apôtres, il distingue aussi dans le Nouveau Testament des écrits appartenant les uns à la tendance judéo-chrétienne, comme l'Apocalypse, et les autres à la tendance universaliste, comme les Épîtres de saint Paul. Les persécutions firent disparaître ces partis divers dans l'Église primitive et amenèrent l'institution d'une hiérarchie antichrétienne, laquelle condamna sous le nom de gnostiques

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. 1, p. 265; Lechler, p. 382.

tous les vrais chrétiens, les héritiers de la doctrine de Paul, partisans de la liberté de conscience et du libre examen<sup>1</sup>.

Pour Thomas Morgan, l'idéal du chrétien, c'est l'apôtre saint Paul, parce qu'il combattit le judaïsme, qu'il éleva la raison à la première place et l'affranchit du joug d'une autorité aveugle et tyrannique, parce qu'il fut, en un mot, « le plus grand libre-penseur de son temps, le hardi et vaillant champion de la raison contre l'autorité et la superstition<sup>2</sup>. »

On fit du reste moins d'attention en Angleterre aux idées de Morgan sur l'Apôtre des gentils qu'à ses opinions néo-agnostiques sur la loi mosaïque et sur l'histoire des Juifs. Le résultat principal de ces attaques contre l'Ancien Testament fut d'attirer davantage l'attention publique sur cette partie de nos Livres Saints. On publia contre le *Philosophe moral* un grand nombre de réfutations. Celle de Samuel Chandler, qui parut en 1741, révéla pour la première fois le nom de Thomas Morgan, qui avait écrit sous le voile de l'anonyme<sup>3</sup>. La plus célèbre de toutes fut celle de William Warburton (1698-1779), alors chapelain du prince de Galles et depuis (1759) évêque de Gloucester. *La mission divine de Moïse*<sup>4</sup>. Elle n'est point irrépréhensible et les paradoxes y abondent. A cause de ces défauts, elle provoqua beaucoup

<sup>1</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 370, 387; Lechler, p. 385-389.

<sup>2</sup> *The Moral Philosopher*, t. I, p. 71-80; Lechler, p. 385.

<sup>3</sup> J. Chandler, *A vindication of the history of the Old Testament*, Londres, t. I, 1741; t. II, 1743.

<sup>4</sup> *The divine legation of Moses*, Londres, 1738-1741.

de critiques. On n'aurait pas autrement accueilli, disait Warburton lui-même, la *Mission divine de Mahomet*. Néanmoins le succès fut grand et l'ouvrage eut cinq éditions du vivant même de l'auteur, parce que c'était celui où l'on envisageait de la manière la plus large la thèse chrétienne. Les autres apologistes qui avaient répondu à Morgan s'étaient attachés surtout aux détails; Samuel Chandler, par exemple, avait particulièrement justifié le caractère d'Abraham; John Leland avait réfuté les accusations de Morgan contre David, Samuel et les prophètes<sup>1</sup>, mais personne n'avait embrassé comme Warburton, dans son ensemble, la législation mosaïque. Quoique plusieurs de ses réponses soient peu satisfaisantes, il combat sur différents points avec succès les objections du *Philosophe moral*<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> J. Leland, *The divine authority of the Old and New Testaments asserted*, 2 in-8°, Londres, 1739-1740.

<sup>2</sup> Warburton traite d'ailleurs de toute espèce de sujets dans son livre. Une de ses digressions les plus célèbres est son étude sur les hiéroglyphes égyptiens, *The divine legation of Moses*, I, IV, sect. IV, 4<sup>e</sup> édit., 1765, t. III, p. 69-243 (avec des gravures). Cette partie de la *Mission divine de Moïse* a été traduite en français (par Léonard de Malpeines), sous le titre d'*Essai sur les hiéroglyphes égyptiens* (avec figures), 2 in-12, Paris, 1744 (B. N., G. 13329). Warburton accepte les résultats auxquels était arrivé Spencer et les défend contre les *Ægyptiaca* d'Herman Witsius. Le second volume de Léonard de Malpeines contient des *Observations sur l'antiquité des hiéroglyphes scientifiques* et des *Remarques sur la chronologie chinoise*, qui ne sont pas de Warburton.